

# La solitude du courage ou le Prince de Talleyrand

Pierre-Jean Damotte - Septembre 2004.

-I-

Les regards aigus des baïonnettes se firent  
Face, menaçants, tendus, s'attendant au pire  
Dans ce souffle glacial où tout était perdu  
Sur ce sol blanc et froid où l'Aigle était vaincu.  
Le sang chaud des soldats animés par l'ardeur  
Où chacun est bien seul pour affronter sa peur,  
N'endiguait plus les torrents déversant la rage  
Avide de paix, et se rapprochant d'un Sage.  
Paris ! Paris ! Paris ! les esprits s'échauffaient  
Tels des tisons trempés dans le feu de l'angoisse,  
Et, où on lisait sur leurs visages défaits,  
France : ta Révolution, en fait, c'est la poisse !  
Un homme méditait, l'esprit froid, mais brûlant  
D'une paix qu'il avait si souvent demandée,  
Pour permettre au berceau des nouvelles idées,  
De s'abriter bien sereinement, évitant  
A l'Enfant dérangeant les mauvais coups du sort.  
Ce personnage, seul, lui aussi fort gênant  
Car il avait enflammé un nouveau Printemps,

S'appelait simplement Talleyrand-Périgord.

-II-

Provenant d'un haut rang presque pareil aux rois,  
Ce sphinx aux yeux saphir ne symbolisait-il  
Que la grandeur et la décadence de soi  
Ou l'honneur, l'espérance d'un esprit subtil ?  
Ce surdoué avait l'âme d'un grand félin  
Il s'était bien joué d'un destin maladroit  
Par un génie habile, aiguë à dessein  
Pour compenser un pied mal agile et étroit.  
A mil sept cent quatre vingt neuf et à l'Empire  
Où l'enthousiasme du mieux se lia au pire,  
Succédait l'immense théâtre européen  
Qui semblait porter un espoir céruléen  
Orné de facettes certes éblouissantes,  
Mais ô combien insidieuses et fort mystifiantes.  
Voici le second acte de la destinée  
De ce virtuose qui sut si bien boiter  
Au milieu de ces valse étourdissantes  
Rythmant sans mesure, de leurs mains arrogantes  
Les débats apeurés d'un Congrès fastueux  
Laissant sur l'arrière banc un monde lépreux.  
Ce philosophe, par la grâce permanente  
D'un génie talentueux avait su instruire  
Une société imparfaite et immanente,  
De la légitimité que devait produire  
Ses actes pour raffermir des mains peu vaillantes.

La France fut sauvée et l'Europe épargnée.

-III-

Vienne et Londres, le rideau de la vaste histoire  
Des peuples, recouvrait peu à peu l'étendard  
De ses victoires, le menant à Dieu, au soir  
De l'oubli aveuglé par l'éclat de son phare.  
Il lui fallait cosigner un dernier traité  
Une alliance qui allait pour toujours sceller  
Sa conscience au grand portail de l'Eternité :  
C'était la rétractation qui fut paraphée.  
Le grand seigneur, l'homme de la douceur de vivre,  
Qui avait connu surtout la douleur de vivre,  
Ce prince au don de lucidité infailible  
Dut pondérer chaque mot de façon sensible  
Car il savait ce combat par trop inégal,  
Car il savait le débat d'un enjeu crucial.  
Aussi, prit-il calmement son temps, pour répondre  
Au message divin l'enjoignant à rejoindre  
La Cité des Ames où l'attendait pour se fondre  
Avec lui, l'Empereur impatient qui vit poindre  
Au lointain son interlocuteur de renom.

« Ah ! Talleyrand, si le génie pur est un don  
Sa magie n'est qu'un feu au destin solitaire.  
Seul le génie du cœur a science du pardon  
Je trace un pont vers vous qui demeurez un mystère  
Et vous y marcherez, vous le fîtes naguère  
Cette fois sans boiter et moi à vos côtés »  
L'homme de la paix lui sourit d'un œil sincère

« C'est un grand honneur Sire, entrons dans la légende,  
Et laissons donc s'exprimer la postérité . »  
Tous deux accomplirent ces quelques pas qui fendent  
L'animosité, découvrant l'affinité,

Sous le signe durable d'une autre amitié...

Pierre-Jean Damotte - Septembre 2004.